

	Riou Aristide : Né le 16-11-1878 à Landévennec ; 1902, prêtre, 1904, vicaire à Plogoff ; 1913, aumônier des Bretons au Havre ; 1926, recteur de Spézet ; 1931, recteur de Plourin-Morlaix ; décédé le 12-02-1936.
--	---

M. Riou, Recteur de Plourin-Morlaix. – Le mercredi 12 février, à 10 heures du soir, s'éteignait doucement, en son presbytère de Plourin-les-Morlaix, M. Aristide Riou, chapelain d'honneur de la Basilique métropolitaine de Rouen, recteur de Plourin depuis 5 ans.

La nouvelle de cette mort si inattendue causa aux paroissiens et aux nombreux amis du bon Recteur, une profonde émotion ; elle a surpris aussi ses intimes et ses familiers.

Depuis près de trois semaines, M. Riou se sentait fatigué ; mais, comme jamais il n'avait été malade, il croyait à un mal passager, dont sa robuste constitution réussirait à triompher. « C'est la grippe, disait-il à son vicaire et à ses confrères qui lui conseillaient de consulter un docteur, c'est un peu de grippe, ne vous inquiétez donc pas. » Hélas ! ce n'était pas la grippe. C'était un mal plus grave. Le mardi soir 4 février il grelottait de fièvre. Malgré les supplications de son vicaire, qu'il aimait comme un père et qu'il voulait seconder jusqu'à la dernière limite de ses forces, il se leva encore le lendemain matin pour chanter une messe de service. Sitôt rentré de l'église il se coucha. Il ne devait plus se relever. Le docteur, mandé d'urgence, diagnostiquait une typhoïde, mais ne se disait nullement inquiet.

La température baissait tout doucement, et, tous croyaient que les soins éclairés du docteur et d'une religieuse garde-malade allaient vaincre le mal. Le dimanche matin, une première hémorragie interne, puis deux autres, laissèrent pressentir que la maladie faisait de sérieux progrès. Le docteur cependant restait confiant. Lundi et mardi, l'état demeurait stationnaire.

M. Riou gardait toute sa lucidité d'esprit et sa bonne humeur, acceptant avec douceur tous les soins dévoués de la religieuse, de son « bon ange », comme il disait. Et l'on se prenait à espérer une guérison, sinon rapide, du moins certaine, lorsque brusquement, le mercredi soir, le malade eut coup sur coup deux syncopes. Symptôme plus alarmant, une grosse hémorragie se produisait, très abondante.

Le docteur, arrivé juste à ce moment, essaya encore une piqûre pour arrêter cette maladie déconcertante. Ce fut en vain. Le confesseur de M. Riou, appelé aussitôt, proposa alors au malade l'Extrême-Onction. M. le Recteur qui s'était confessé le samedi, ne croyait cependant pas la mort si proche. « Croyez-vous, dit-il, que je sois en si grand danger ? » — « Oui, mon ami, le docteur est inquiet, » — « Oh ! alors, j'accepte de tout coeur l'Extrême-Onction, et je fais à Dieu, de toute mon âme, le sacrifice de ma vie. » En pleine connaissance, avec d'admirables sentiments de foi et de résignation chrétienne, il reçut les derniers Sacrements, répondant lui-même à toutes les prières du Rituel. Pendant une heure encore il pria, consolant ses amis qui sanglotaient. A

10 heures du soir, il s'endormit pieusement dans la paix du Christ-Jésus, à l'âge de 57 ans.

Les obsèques de M. Riou eurent lieu à Plourin, le vendredi 14 février, à 11 heures. Une foule nombreuse de paroissiens de tout âge et de tout rang était venue apporter au cher recteur le concours de ses prières, et au vicaire et à la famille le témoignage de son affectueuse sympathie. M. le chanoine Louvière, vicaire général, supérieur du Grand Séminaire, le chanoine Le Berre, du Chapitre Cathédral, M. le chanoine Boulic, curé-archiprêtre de Saint-Mathieu, une dizaine de chanoines et une cinquantaine de prêtres étaient présents.

Plourin conservera longtemps le souvenir du bon Pasteur qui s'est tout dévoué au bien des âmes. Suivant sa volonté, ses restes reposent à l'ombre de l'église.

M. Aristide Riou naquit à l'abbaye de Landévennec, le 15 novembre 1878. Son père, alors capitaine des douanes, venait de quitter Plougastel pour le poste de Landévennec. Comme dans le petit bourg, le nouveau capitaine ne put trouver un appartement assez spacieux pour loger sa nombreuse famille, il dut s'installer dans l'antique abbaye. C'est donc dans cette maison tout imprégnée encore du souvenir des moines et tout embaumée du parfum de leurs prières, que le jeune Aristide vint au monde, qu'il apprit à connaître et à aimer Dieu. Son père, M. Victor Riou, était un chrétien exemplaire que les tracasseries de ses chefs n'empêchèrent jamais de confier ses dix enfants à des institutions religieuses. Dieu avait également mis auprès de son berceau une sainte mère, digne sœur de MM. les abbés Sagot et de la Révérende Mère Marie Sainte-Agathe, de vénérée mémoire qui fut longtemps supérieure de la Retraite de Quimperlé.

Il fallut quitter un jour le site enchanteur de Landévennec ; pour aller habiter Vannes, où le père avait été transféré. Tout jeune, à peine âgé de 7 ans, Aristide suivit ses trois autres frères au collège Saint-François-Xavier. Il devait y rester pendant 6 ans ; toute sa vie il gardera aux bons Pères une fidèle reconnaissance. La mort prématurée du père allait apporter un changement dans la vie du jeune collégien. D'abord attiré vers la carrière militaire, il avait entendu cependant l'appel du sacerdoce. Son oncle, M. le Recteur de Coat-Méal, voulut avoir son neveu plus près de lui et le fit entrer au collège de Lesneven. Après avoir brillamment terminé ses études, M. Riou entra au Grand Séminaire de Quimper, en octobre 1895. Son séminaire achevé et malgré une année passée à la caserne, il se trouvait encore trop jeune pour recevoir les Ordres sacrés ; pendant 2 ans, il sera donc maître d'études à Lesneven. Ordonné prêtre en juillet 1902, il sera successivement auxiliaire à Kernilis et à Bodilis ; puis en 1904 ; il sera nommé vicaire à Plogoff. Il devait y passer 9 ans. Il y a laissé le souvenir d'un prêtre actif et très serviable. Il y fera aussi tout son possible pour adoucir le ministère de son cher recteur, M. Dénier, que la maladie obligeait à garder souvent la chambre.

Pour demeurer auprès de lui, M. Riou refusera un poste plus important qui lui est proposé. Après la mort de M. Dénier, en décembre 1913, Monseigneur lui demande d'aller au Havre s'occuper des Bretons. C'est un champ d'apostolat où il va pouvoir déployer toutes les ressources de son zèle et de sa charité. Il se livre à son ministère avec un zèle et de sa charité. Il se livre à son ministère avec un zèle d'apôtre. Par sa bonté, son amabilité, sa générosité, il gagne la sympathie de ses compatriotes émigrés. Seul, il obtient des administrations civiles le libre accès des hôpitaux. Aussi, tous les jours, quelquefois même plusieurs fois par jour, voit-on ce prêtre circuler à travers les salles des malades, s'incliner sur les lits des mourants pour leur apporter, avec le pardon du ciel, un dernier sourire de leur douce et lointaine Bretagne.

Et l'aumônier était heureux de pouvoir ainsi se dépenser. Il allait encore le faire avec autant de dévouement et d'abnégation, pendant 4 longues années, sur les champs de bataille. La guerre venait en effet l'enlever à ses chers Bretons du Havre. Au front, le caporal Riou n'oubliera jamais qu'il est prêtre, et sa joie sera de confesser et de prêcher ; il finira la guerre à Verdun, où pendant 3 ans, il est

aumônier de l'un des forts placés au-devant de la ville martyre... Puis il va reprendre son poste d'aumônier des Bretons et y continuer son fructueux ministère.

C'est pour récompenser un zèle si méritoire que Son Exc. Mgr de la Villerabel nomme le dévoué aumônier des Bretons chapelain d'honneur de la Basilique métropolitaine de Rouen. D'ailleurs, Son Exc. lui avait déjà donné une autre marque bien expressive de son estime : sa première visite dans la ville du Havre, n'avait-elle pas été pour présider le pardon des Bretons ?

Au Havre, M. Riou fut l'homme de Dieu, il multiplia les réunions bretonnes, les missions et les retraites prêchées par des prêtres de Quimper. Pour grouper ses compatriotes et leur assurer une maison où ils puissent se trouver chez eux, pour soulager les corps en même temps qu'il venait en aide aux âmes, il fonda l'Hôtel Saint-Pierre. Rien de ce qui pouvait apporter à ses chers bretons un peu de bien-être ne le laissait indifférent, et c'est pour ce motif aussi, qu'avec le Révérend Père Chardavoine, il s'intéressa aux Œuvres de la mer, dont il devenait, le 5 novembre 1925, l'actif vice-président. Son zèle discret, sa distinction, sa serviabilité lui gagnèrent, dans le clergé du Havre, des amitiés que la séparation n'avait pas rompues. A la nouvelle de sa mort, Mgr du Bois de la Villerabel écrivait à la famille que jamais il n'oublierait le bien immense que l'aumônier avait fait dans son diocèse. M. le Curé de Saint-François du Havre écrivait, lui aussi, que son souvenir est resté bien vivant au milieu des Bretons : ils l'ont bien montré, dit-il, en accourant si nombreux dans son église pour assister au service chanté pour le repos de son âme.

A Quimper l'on connaissait le zèle débordant de M. Riou : Son Esc. Mgr Duparc, dans la lettre de condoléances qu'elle a eu la bonté d'adresser à la famille et aux paroissiens de Plourin, rappelait aussi l'apostolat si méritoire et si fructueux du cher défunt auprès des Bretons du Havre.

M. Riou s'en allait un matin du mois de décembre 1926 à Paris, soumettre au Comité des Œuvres de Mer, les statuts d'un Syndicat chrétien des marins qu'il avait élaborés, lorsqu'il reçut sa nomination pour Spézet.

En lui confiant cette grosse paroisse, Mgr Duparc récompensait l'aumônier de tout le bien qu'il avait accompli là-bas. A Spézet, M. Riou se dépensa, comme toujours, sans compter ; bien vite il y fut apprécié et aimé. Une oeuvre surtout l'intéressait au plus haut point : c'était son école libre de filles. Pour elle il travailla sans relâche ; pour elle sa générosité était sans mesure : il l'agrandit, il l'embellit.

Mais bientôt des difficultés auxquelles il ne s'attendait guère, l'amènèrent à accepter un autre poste. M. Péron, recteur de Plourin-les-Morlaix, venait de donner sa démission ; M. Riou accepta de le remplacer, et en février 1931, il devenait recteur de Plourin. Il ne devait, hélas ! qu'y demeurer 5 années.

Plourin se trouve dans le Tréguier. Les Trégorrois sont parfois négligents. M. Riou, qui ne se laissera jamais circonvenir par leur politesse extérieure, ne cessera de leur rappeler leurs devoirs religieux, et d'essayer d'affermir leurs âmes dans la foi. Sans se lasser, il les éclairera par des prêches que tous écoutent avec plaisir, parce qu'il laisse parler sa foi ardente et son cœur généreux. Sa plus grande peine sera de constater que ses eshortations ne trouvent pas d'écho dans beaucoup de cœurs. Parmi ses paroissiens, Il aimera surtout les pauvres et les petits. Aux pauvres, il donnera largement et discrètement l'aumône matérielle ; aux petits, il distribuera avec une charmante simplicité le pain évangélique. C'est avec le plus grand soin qu'il prépare ses catéchismes. S'il n'a pas ménagé ses forces pour amener ses paroissiens à des praxiques plus chrétiennes, il a aussi et surtout prié pour eux, imitant en cela le Saint Curé d'Ars pour qui il avait une tendre et filiale dévotion. Il était d'une régularité toute religieuse dans l'accomplissement, de ses exercices de piété, et, le plus souvent, il les faisait à l'église, devant le Saint-Sacrement. Longtemps avant sa messe, il se trouvait dans sa stalle,

priant et méditant ; et tous les soirs, à 5 heures, il y reprenait sa place, qu'il ne quittait que pour le repas. Aussi la mort ne l'aura pas surpris. Durant ses longues méditations au pied de l'autel, il s'y était préparé. Il en parlait volontiers, il y pensait encore plus souvent.

M. Riou a été le bon Pasteur, il a vraiment aimé ses brebis ; pour les atteindre il a bien souvent parcouru les chemins raboteux et épineux de sa grande paroisse. C'est pour ne pas se séparer de ses paroissiens qu'il a voulu reposer au milieu d'eux, dans le cimetière paroissial. Pour ses paroissiens, il a souffert, il a offert sa vie ; pour eux, il continuera au ciel à prier Notre Dame de Plourin, et ses prières, espérons-le, feront blanchir la moisson et hâter le jour où, enfin, ses successeurs obtiendront une récolte plus abondante et plus consolante.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 10/04/1936 p. 235-238 et 17/04/1936 p. 254-255.